

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES

COLLIN (Hubert), *Écrits d'archives, objets d'histoire, reliques d'aujourd'hui. Le cabinet des chartes, sceaux, médailles et pièces illustres des Archives de Meurthe-et-Moselle*, Nancy, Société Thierry Alix, Archives de Meurthe-et-Moselle, 1996, 224 pages (*Lotharingia*, VI).

Ce numéro de *Lotharingia* est le catalogue d'un « musée imaginaire », composé des écrits et des objets les plus représentatifs des collections des Archives départementales de Meurthe-et-Moselle. C'est un choix certes subjectif fait au cours du temps par les archivistes de Meurthe-et-Moselle pour présenter les richesses des fonds conservés tout autant que leur signification pour l'histoire de la Lorraine. Les documents ne pouvaient tous être présentés dans la salle d'exposition de l'Hôtel de la Monnaie ouverte en 1984, c'est donc l'objet de ce catalogue dont la parution coïncide avec le bicentenaire des Archives départementales.

La variété des objets détaillés tranche sur la conception habituelle des Archives, temple de l'écrit. Sont bien sûr analysées des chartes sur parchemin, comme celle du 29 avril 1073 par laquelle Nancy fait son entrée dans l'histoire, ou la plus ancienne charte de franchise de l'histoire, celle de Morville-sur-Nied du 16 août 967. On peut admirer aussi la lettrine ornée de la Vierge couronnée avec l'enfant Jésus entourée de saint Nicolas, de sainte Catherine et de clercs agenouillés, de la charte de la confrérie des notaires de Toul de Saint-Nicolas des Clercs (29 janvier 1357) qui est une illustration exceptionnelle sur un acte somme toute administratif, alors que ces décorations sont beaucoup plus fréquentes sur les chartes d'anoblissement.

Mais figurent également dans cet ouvrage de nombreux sceaux tel celui de Lothaire II (855-869), le plus ancien des sceaux conservés en Lorraine (aux Archives départementales de la Moselle), ou celui du duc Charles II (1390-1431), contemporain de Jeanne d'Arc. De nombreuses monnaies, du double denier de Thiébaud II, duc de Lorraine (début du XIV^e siècle), au florin d'or de Lorraine (XVII^e siècle), illustrent l'évolution économique de la Lorraine. La « Suite des ducs et des duchesses de Lorraine », série de trente-six médailles gravées par Ferdinand de Saint-Urbain et dont les Archives de Meurthe-et-Moselle conservent une épreuve en étain, retrace la gloire de la maison de Lorraine, qui allait alors s'allier aux Habsbourg. Cette habitude de commémorer les événements marquants par des médailles est encore présente de nos jours puisque ce catalogue se termine sur la médaille commémorative de la visite du pape Jean-Paul II à Nancy le 18 octobre 1988.

Les pièces extraites des collections des Archives de Meurthe-et-Moselle, qu'il s'agisse des plans, tels que les deux planches aquarellées de la saline de Dieuze en 1738 (acquises en 1981), des livres tels que la *Diplomatique pratique ou le traité de l'arrangement des Archives...* de 1765, des correspondances, des affiches administratives (vente de biens nationaux), politiques (affiches de propagande notamment pendant la seconde guerre mondiale) ou publicitaires (exposition internationale de 1909), des photographies ou des journaux, ponctuent un voyage à travers l'histoire de la Lorraine que le lecteur compulsera sans doute avec une respectueuse émotion. (Line Skorka)

Mélanges d'archéologie, d'art et d'histoire, offerts au chanoine Jacques Choux, Nancy, Société Thierry Alix, Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 1996, 447 p. (*Lotharingia*, Archives lorraines d'archéologie, d'art et d'histoire, VII).

Les *Mélanges* offerts au chanoine Jacques Choux par ses amis témoignent d'une façon éminente de l'harmonie de la culture et de l'apostolat au sein d'une vie. Jean Laventure propose en début d'ouvrage une biographie de Jacques Choux et détaille l'action menée à la direction et à la conservation du Musée lorrain, à la direction du *Pays lorrain*. L'abbé Choux réorganisa et enrichit les collections par achats, legs, dons et dépôts, intelligemment encouragés ; il créa en 1981 le Musée des arts et traditions populaires. Les expositions de 1971 pour le centenaire de l'incendie du Palais ducal, de 1977 pour le 500^e anniversaire de la bataille de Nancy, de 1984 aux Cordeliers pour « La plume et le parchemin » manifestèrent son rayonnement. La bibliographie du chanoine J. Choux, établie par Marie-Claire Mangin, compte 195 numéros et comporte une précieuse table des matières qui permet de prendre la mesure des curiosités si larges et des compétences si étendues de J. Choux.

Michel Parisse, fondateur, avec Hubert Collin de la collection *Lotharingia*, donne le la de toutes les contributions à ces mélanges par son étude sur « la culture au service de la réforme monastique. Les clercs toulois et l'abbaye de Gorze au X^e siècle ». La vie de Jean de Vandières, abbé de Gorze († 974), par Jean de Saint Arnoul en 978, permet d'éclairer celle d'une vingtaine de personnages, moines de haute culture dont le fameux Angelram. La présentation de ces clercs nobles, riches et lettrés, donne une haute idée du climat de réforme qui régnait à Toul parmi ces chanoines qui quittent le chapitre et leurs prébendes pour se retirer au monastère de Gorze.

Simone Collin-Roset présente ensuite « Deux manuscrits lorrains enluminés de la *Consolation de Philosophie* de Boèce », déposés l'un à la Faculté de médecine de Montpellier, l'autre à la Bibliothèque municipale de Rouen. Consul à Rome à la fin du V^e et au début du VI^e siècles, fils et père de consuls Boèce est l'auteur de traités de mathématiques et d'ouvrages de philosophie, dont un dialogue sur l'*Introduction* de Porphyre aux *Catégories* d'Aristote et sur les *Topiques* de Cicéron. L'ouvrage majeur de Boèce est le *De consolazione philosophiae*, réalisé en prison où il avait été jeté par Théodoric, empereur d'Occident qui le soupçonnait d'entente avec l'empereur d'Orient. L'étude des deux manuscrits fournit la figure en couleur qui orne la page de titre des *Mélanges* (illustration de la page 44, fig. 5, et non p. 42 fig. 3. comme indiqué par erreur). L'auteur de cette contribution fait le point sur la pensée de Boèce dans ce traité : chrétien certes, mais dont l'inspiration doit tout, ici, à la philosophie antique. L'illustration des deux manuscrits permet de distinguer nettement les deux mondes culturels lorrains : l'un autochtone, « fruit de la grande culture bourgeoise messine du XIV^e siècle » est un important fleuron « de l'enluminure gothique messine » ; l'autre vient de France et marque le goût du roi René et de René II pour les beaux livres.

Michelle Bubenicek étudie « Les prises de pouvoir de Yolande de Flandre, comtesse de Bar et de Marie de Blois, duchesse de Lorraine, au XIV^e siècle. Quand les testaments règlent les régence ». La mort d'Henri, comte de Bar en 1344 et celle de Raoul, duc de Lorraine en 1346, permettent d'étudier comment une veuve peut s'assurer le pouvoir jusqu'alors détenu par son mari, grâce à son caractère, dans un contexte juridique et politique assez confus. Le

doyen Jean Schneider propose une contribution consacrée à « Dame Colette Baudoche (vers 1380/5-1441) et à la société messine au XV^e siècle ». Ce portrait fondé sur un travail d'archives est particulièrement vivant. C'est celui d'une patricienne aux trois époux successifs (dont Barrès empruntera le nom pour le roman messin que l'on connaît). Une résurrection réussie par le doyen des historiens lorrains qui ne cesse de nous étonner par la richesse, la vigueur, l'intelligence de ses travaux.

Lucien Geindre consacre son étude à « Un monument historique en péril : l'ancien château de Pierrefort à Martincourt » (55) dont l'auteur propose l'histoire et donne une description archéologique, malheureusement incomplète en raison de l'usage agricole actuel des bâtiments. Michel Hachet analyse le « Fragment d'un relief figurant l'Annonciation, découvert fortuitement à Toul ». Ce fragment est précieux car toute la statuaire gothique de Toul a disparu durant la Révolution. Michel Hérold fait le point sur « L'œuvre lorraine de Pierre Hemmel d'Andlau, verrier de Strasbourg », trop souvent confondu avec le verrier Pierre d'Amiens.

Claire Aptel étudie « Les autographes lorrains conservés au musée Dobrée » de Nantes. Elle en propose le catalogue et un essai d'analyse. La plupart des grands princes de Lorraine apparaissent dans les autographes et dans les « Documents écrits par des Lorrains » on rencontre Bassompierre, Mercœur, Paul Ferri (sic), Abraham Fabert et tant d'autres. De quoi vous donner l'envie de vous arrêter à Nantes pour examiner de plus près ces beaux documents.

Nicole Reynaud reprend ici en la complétant, son étude de 1993 dans la *Revue de l'Art sur La galerie des Cerfs*, d'après les dessins qu'elle a découverts à la Bibliothèque nationale de Saint-Petersbourg, et qui permettent de connaître la décoration symbolique réalisée par Hugues de la Faye pour le duc Antoine en 1524 ; chaque dessin de la vie du cerf correspond, dans la partie murale, à un épisode de la vie du Christ dans la partie en voûte. Le rapprochement opéré par le post-scriptum avec trois manuscrits exécutés pour la cour de Lorraine est tout à fait éclairant. Jean-Marie Collin tente une « Reconstitution du plan et des élévations du Palais ducal de Nancy au XVII^e siècle ». L'auteur confronte des documents connus depuis longtemps (planches gravées de La Ruelle dans la Pompe funèbre de Charles III, perspective de Deruet en 1664), avec le croquis de Mansart et de Robert de Cotte, retrouvés récemment à la Bibliothèque Nationale.

Hubert Collin consacre son étude au « Trésor des Chartes de Lorraine, ses lieux de conservation successifs et les amoindrissements qu'il a subis au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle ». L'histoire de ces archives et tout à fait passionnante et l'on découvre que les « larcins d'Etat » ont été perpétrés lors de toutes les occupations. La décentralisation pourrait être l'occasion de rendre aux Lorrains ce qui leur appartient : ce serait « une œuvre de haute intelligence historique ». Charles Hiegel consacre une étude très fine à « Une œuvre d'orfèvrerie disparue : le sceau d'or de François de Lorraine, duc de Guise, pour l'abbaye Saint-Arnould de Metz ». Ce beau sceau d'or aux armes de Guise, est celui de l'ordonnance pour faire raser l'abbaye Saint-Arnould lors du siège de Metz par Charles Quint en 1552. Ce précieux sceau fut volé en 1797 aux Archives départementales ; l'original des lettres patentes mutilées de leur sceau, disparut à son tour au XIX^e siècle.

Dans un autre registre, le Père Bernard Ardura présente « Douze exhortations capitulaires de Nicolas Psaume aux Prémontrés de Saint-Paul de Verdun ». L'auteur a publié en 1990 un ouvrage de référence sur Nicolas Psaume (1518-1575) et propose ici une traduction du manuscrit de 43 folios recto-verso de ces douze exhortations (latines à 90 %). Travail méritoire et utile qui éclaire bien la thématique de la prédication latine du grand évêque réformateur. Françoise Job dresse le portrait d'« Un homme d'affaires international en Lorraine à la fin du XVI^e siècle : le juif italien Magino Gabrielli ». Page passionnante de l'histoire économique du duché et du rôle de certains grands commerçants juifs dans les relations internationales. On peut regretter avec l'auteur que la prudence de Charles III lui ait fait manquer la chance qu'avait pu saisir la Toscane d'être au cœur de ce grand commerce international. Et pourtant le duc n'était pas sans savoir (et non pas « sans ignorer », p. 237) que les grands marchands juifs étaient les animateurs de ce grand commerce.

Pierre Sesmat décrit l'histoire de deux églises du Barrois, bâties au XVI^e siècle à Culey et à Combles-en-Barrois dont les traits stylistiques et l'utilisation de l'espace paraissent conçus par le même esprit. Paulette Choné compare des œuvres de Peter Candid et de Jacques Callot qui permettent de voir comment un génie naissant se perfectionne et parvient à la plénitude de son art. L'étude de Michel Sylvestre, complémentaire de la précédente, examine les trois généalogies dessinées ou gravées par Callot : celle de la famille ducal de Lorraine, celle de la famille del Turgo de Florence et celle des Porcelets de Maillane. Cette étude, si elle ne porte pas sur des chefs d'œuvre du maître, permet d'éclairer les relations entre un artiste et ses commanditaires.

Dominique Flon s'intéresse aux testons que Nicolas-François de Lorraine, croyait-on, aurait fait frapper à la Monnaie de Florence lors de son exil consécutif à l'invasion française de 1634-1635. En fait les archives de Florence permettent de savoir qu'ils sont l'œuvre d'un marchand flamand de Marseille qui souhaitait trafiquer avec le Levant où la monnaie lorraine avait plus de valeur que la monnaie locale en raison du déséquilibre de la balance des paiements de l'Empire ottoman, durant la seconde moitié du XVII^e siècle.

Jean-Eric Jung étudie l'émigration réussie d'une famille lorraine à Saint-Flour et en Haute-Auvergne de 1650 à 1727, les Rouillon-Spy. René Taveaux évoque à son tour la haute figure de dom Henri Hennezon, bénédictin cartésien, abbé de Saint-Mihiel, confesseur du Cardinal de Retz. C'est toute une page de l'histoire de la pensée religieuse et philosophique que nous décrit R. Taveaux en dressant le portrait de ce théologien et moraliste réformateur, à l'heureux temps de la « Paix de l'Eglise », administrateur hors pair, directeur spirituel du Cardinal de Retz exilé à Commercy qu'il « convertit » et qu'il eût accueilli dans son abbaye sans l'opposition romaine ; Retz dont Marie-Thérèse Hipp et Michel Pernot ont procuré naguère en Pléiade une riche édition des *Œuvres*. Dom Hennezon anime aussi tout un réseau de correspondants et initie une académie où s'exerce sa pastorale de l'intelligence. Pierre Simonin nous invite à découvrir les « Décors de sanctuaires d'églises lorraines » à la cathédrale Saint-Etienne de Toul, aux églises Saint-Martin de Sorcy-Saint-Martin, Notre-Dame de Benoîte-Vaux, Sainte-Marie Majeure des prémontrés, Saint-Martin de Pont-à-Mousson, Saint-Gengoul de Toul, à la cathédrale de Saint-Dié, avant sa destruction, le décor et l'iconographie contribuant à l'édification des fidèles. A partir d'un recueil constitué au XVII^e siècle, acquis par le Musée lorrain en 1990 et qui contient , non seulement la

pompe funèbre de Charles III mais aussi des triomphes, catafalques et feux d'artifice, Francine Roze-Canton évoque le dépôt des coeurs des membres de la famille ducale, notamment celui de Charles V dont elle étudie les projets de monument à l'église du noviciat des Jésuites et leur translation à l'église des Cordeliers en 1772, leur destin lors de la Révolution et leur retour aux Cordeliers.

Feu Henri Tribout de Morembert dont c'est sans doute la dernière contribution, établit le tableau des « Professions de Lorrains dans l'ordre de Saint-Antoine de Viennois au XVIII^e siècle », ordre dont on sait qu'il soignait les malades atteints de la maladie des ardents et qui fut absorbé par l'ordre de Malte en 1777. Stéphane Gaber nous donne, d'après un inventaire de 1756, un aperçu de la bibliothèque des Ossolinski qui accompagnèrent Stanislas à Nancy. Il avait été grand-trésorier de la Couronne de Pologne, avait épousé en secondes noces une cousine de Stanislas et était devenu grand-maître de l'hôtel du souverain et président du Conseil aulique. L'auteur distingue, dans la bibliothèque de la duchesse, les ouvrages de littérature, de morale et de philosophie, de contes et d'utopie, les livres de voyage, d'histoire, de géographie, ceux qui concernent la Pologne, les traités d'architecture, de dévotion, de médecine, de musique, de sciences, les dictionnaires et les ouvrages pratiques. La bibliothèque du duc, moins riche, faisait souvent doublet. Cet article est une contribution très intéressante à l'histoire du livre, du goût et de la sensibilité à la cour de Stanislas.

Gérard Voreux consacre son article des *Mélanges* au « Peintre lorrain Jean Girardet (1709-1778) en Wurtemberg » où il séjourna à deux reprises. Il contribua à la restauration du nouveau château de Stuttgart après l'incendie de 1762, à l'occasion du 35^e anniversaire du duc Charles-Eugène. L'auteur reproduit la description du décor selon Uriot, un contemporain, et étudie ensuite un certain nombre de dessins, notamment des croquis de scènes de l'Ancien Testament qui sont en fait les croquis de trois des sept grands tableaux peints pour les prémontrés de Pont-à-Mousson, ainsi que deux emblèmes dont l'un reproduit le groupe sculpté qui coiffe l'arc de triomphe de la Place royale. L'auteur souligne la difficulté qu'il y a à mesurer l'influence sur Girardet des artistes rencontrés en Wurtemberg et signale qu'on n'a pas étudié jusqu'ici la présence des artistes germaniques en Lorraine à la même époque.

La contribution de François Pupil étudie « Le goût troubadour dans les collections d'art graphique du Musée historique lorrain ». Les chercheurs nancéiens, pour faire ressortir l'originalité de son art nouveau ont, semble-t-il, négligé le début du XIX^e siècle. La dispersion des artistes lorrains après la disparition de leur prince mécène peut aussi expliquer ce silence. Et pourtant Claude Pupil passe en revue un nombre considérable d'artistes estimables : Charles-François Chatelain (1803-1873), Charles Pensée (1799-1871), Victor Bouillé (1791-1866), Adrien Bellevoye, auteur de relevés de Sillegny et d'un Portail de l'église Saint-Eucaire à Metz, Jean Cayon, Jean-Joseph Thorelle (vers 1806-1889), miniaturiste et peintre d'histoire, dont un fonds important est au Musée lorrain ainsi que la collection de Lucien Wiener (1828-1909). Dans l'inspiration « troubadour » les peintres les plus intéressants sont le Lunévillois Charles Bour (1819-1881) et le portraitiste Dieudonné (1807-1838). Claude Pupil note ensuite la présence de Lorrains à Paris, en particulier le peintre et lithographe thionvillois Aimé de Lemud (1816-1887) qui illustra *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. Le développement sur le conformisme

rétrospectif nous conduit à d'autres artistes, jusqu'à Gruber et à son gracieux dessin « Scène galante sur la place Stanislas » (1901).

« L'équipement collectif des villages lorrains au XIX^e siècle » permet à Jean Peltre d'évoquer la construction des mairies, écoles, églises. Jean Lanher consacre quelques pages savoureuses aux « plages du sacré » dans les *Contes de Fraimbois* dont l'abbé Choux avait préfacé l'édition de 1978. Il évoque toute une civilisation rurale, à peu près disparue aujourd'hui et dont la joie de vivre n'excluait par le sens du sacré auquel elle conférait une parfaite sérénité. Michel Maigret nous ramène aux choses sérieuses en examinant les avatars politiques du canton frondeur de Spincourt au XIX^e siècle. Maurice Noël suit « Les Lorrains en pèlerinage à Trèves » où ils vont honorer du IX^e-XI^e siècles à nos jours la Sainte Tunique.

Comme on le voit la qualité et la diversité de ces contributions sont à l'image du grand savant et du grand muséographe qu'elles honorent. Elles manifestent l'étendue de la culture d'un conservateur éminent à qui rien de ce qui a pu constituer l'histoire, l'art, les mentalités, la pensée, la religion et la spiritualité des siècles passés ne fut étranger : un bouquet riche et divers que l'amitié et le respect des éditeurs a su disposer avec goût comme la bouquetière Glycera de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales.

(Jacques Hennequin)

Biographie

MASSON (Georges), *Ambroise Thomas, un compositeur lyrique au XIX^e siècle*, Metz, éd. Serpenoise, 1996, 192 p.

Après un *Gabriel Pierné, musicien lorrain* paru en 1987 aux Editions Serpenoise, Georges Masson récidive avec *Ambroise Thomas, un compositeur lyrique au XIX^e siècle* chez le même éditeur. Le musicologue et critique musical messin répare ainsi une injustice dans le domaine de la biographie musicale, en publiant un ouvrage concernant deux compositeurs nés dans notre ville. Car il faut bien l'avouer, Metz a oublié l'anniversaire de la disparition de son glorieux fils Ambroise Thomas, obvié par celui de Verlaine. Pourtant le compositeur était issu d'une vieille famille messine, alors que le poète n'y était né que par le hasard d'une garnison. En 1911, par contre, l'anniversaire de sa naissance fut célébré avec faste, le dimanche 26 novembre, à l'Hôtel Terminus (futur Hôtel des Mines), par un concert du « Cercle Musical Messin » dirigé par Louis Graebert. Le poète nancéien René d'Avril avait écrit pour la circonstance un poème naïf et admiratif « à la mémoire glorieuse du Messin Ambroise Thomas ».

En 1996, l'honneur des Messins est sauf grâce à la publication de Georges Masson. C'est une étude sérieuse, approfondie, où l'auteur place le compositeur dans le contexte de son temps et tout en nous apprenant beaucoup sur la vie de son héros, procède à une véritable réhabilitation. En effet, Ambroise Thomas est considéré aujourd'hui comme un compositeur dépassé, dont la musique a considérablement vieilli, ne pouvant rivaliser avec celle de ses contemporains Gounod et Saint-Saëns (bien que les œuvres lyriques de ce dernier soient aussi absentes de la scène).

Grâce à une analyse claire, clairvoyante pourrait-on dire, des principaux ouvrages du compositeur, Georges Masson nous ouvre les yeux, à défaut des

oreilles, et nous fait comprendre pourquoi « Mignon » et « Hamlet » ont été repris régulièrement en Allemagne et Amérique, mais hélas encore ignorés en France, à de rares exceptions.

Dans une première partie, Georges Masson crée d'abord le décor, c'est-à-dire l'environnement musical dans lequel va évoluer son personnage, au milieu des habitudes, mais surtout des innovations dans la vie musicale parisienne. Puis, dans ce décor mouvant et changeant, il place notre compositeur parmi ses pairs, Berlioz, Gounod, les étrangers qui envahissent la capitale, les Italiens de Rossini à Verdi, Listz, Chopin, les plus anciens aussi, Auber, Hérold, Halévy, Adam. Avec un sens aigu de la description, Georges Masson décrit le cheminement de Thomas et finalement sa réussite lente mais sûre, protégé par Ingres ou Berlioz, admiré par Bizet ou Marmontel. La vie d'Ambroise Thomas, fort longue, est disséquée et analysée avec minutie, toujours placée dans le contexte du temps.

Quelquefois on croit lire un roman, mais vite, la science musicologique de l'auteur reprend le dessus. En tout cas, on ne s'ennuie jamais le long de ces 190 pages. Et c'est là l'art de Georges Masson, de communiquer son enthousiasme en même temps que ses connaissances, avec une grande facilité. Aussi, je conseille la lecture de cet ouvrage, « qui brosse un large panorama des grands courants musicaux du XIX^e siècle, tend à lever l'hypothèque qui pèse lourdement encore » sur notre compositeur messin. (Gilbert Rose)

Littérature et récits

Chan Heurlin ou les fiançailles de Fanchon : poème patois messin en sept chants [texte et traduction ; préface de Jean Lanher, Metz, éd. Serpenoise, 1996, 164 p.], (Bibliothèque des Langues et Cultures régionales de Lorraine).

Cette édition du *Chan Heurlin*, reprend l'édition messine de Paul Even en 1924, avec les illustrations de Clément Kieffer. La conjonction d'un expert en patois roman, le professeur Jean Lanher de Nancy, de l'Institut des langues et cultures régionales de Lorraine, d'un éditeur fidèle à notre culture régionale, sur l'avis chaleureux de l'Académie nationale de Metz, remet en lumière ce drame paysan du pays messin qui se termine en comédie. D'authentiques poètes, Albert Brondex (1750-1797) pour les chants I et V et Didier Mory (1753-1839) pour les chants VI et VII et pour « Le baptême du petit-fils de Chan Heurlin » ont écrit ces 2511 alexandrins dont l'action est située en 1712 mais dont la première édition inachevée date de 1787. Le succès de cette œuvre ne s'est jamais démenti puisque cette édition est la dixième depuis l'origine (dont une édition en allemand !).

Il revenait au maître d'œuvre de l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Lorraine romane* (1989), le professeur Jean Lanher de préfacier cette édition en soulignant l'intérêt littéraire de cette histoire villageoise de Fanchon de Vrémy qui attend un enfant de ses amours avec un beau militaire en permission, le sergent Maurice qui part combattre les Anglais dans les îles Caraïbes où il disparaît. La grossesse s'avançant, le père de Fanchon, Chan (= Jean) Heurlin (= l'ébouriffé), pour éviter à sa fille le déshonneur de mettre au monde un enfant sans père, décide de lui faire épouser un riche benêt, le Châlat Pouré de Vany. Maurice rentre juste à temps le jour de la noce et ... de la naissance de son enfant ; Châlat accepte d'être le parrain du bébé dont il fait son héritier. C'est avec cent cinquante ans d'avance l'histoire de Marius,

César et Fanny à la mode messine. Jean Lanher situe bien le récit de 2511 vers en alexandrins, dans la tradition de la satire française de Mathurin Régnier ou des romans comiques. La peinture du monde rural, mais aussi du monde de la cité messine où l'on va porter ses légumes au marché ou faire des emplettes pour le mariage, est particulièrement réussie. L'intérêt historique et ethnographique est encore souligné par les dessins de Clément Kieffer qui restituent les réalités campagnardes : elles n'avaient guère changé du XVIII^e siècle aux années 1960.

Enfin Jean Lanher souligne l'intérêt linguistique inestimable et unique de cette œuvre du XVIII^e siècle qui permet de restituer la langue orale de nos campagnes et sa prononciation : elle la situe dans la grande dorsale romane qui va des Ardennes belges à la Franche-Comté.

Les éditeurs ont été bien avisés d'ajouter à l'édition Paul Even les précieuses notes de l'édition du doyen Cressot (1948) qui éclairent bien des difficultés du vocabulaire des réalités quotidiennes et des coutumes du pays messin.

C'est tout un pan de notre culture régionale qui revit dans ces pages savoureuses. L'érudition ethno-linguistique du préfacier accroît notre plaisir, tant on sent qu'il est encore proche de cette civilisation rurale qui tend à disparaître. Elle est, sans doute, à l'origine de l'esprit messin d'aujourd'hui fait de patience et de courage qui sont ceux de Fanchon et des paysannes du XVIII^e siècle, mais aussi de lucidité, de sérieux et d'humour et de la joie de vivre de Chan Heurlin (J. H.).

LHOTE-CRÉE (Marie-Josèphe), *Claire à l'École allemande*, Sarreguemines, éd. Pierron, 1997, 77 p., ill. de Pierre Lhote.

Ce livre est la version remaniée, augmentée et illustrée de la « Hauptschule », récit d'une jeune Messine, paru en 1965 sous le pseudonyme de Josette Lauré (imprimerie L. Hellenbrand), qui fut l'un des premiers à apporter un témoignage sur l'école allemande durant la dernière guerre.

Histoire économique et sociale

YANTE (Jean-Marie), *Le péage lorrain de Sierck-sur-Moselle (1424-1549). Analyse et édition des comptes*, Sarrebruck, 1996, 376 p., 39 tableaux, 11 cartes (Veröffentlichungen der Kommission für saarländische Landesgeschichte und Volksforschung, 30).

Le Luxembourg mosellan, c'est-à-dire la partie sud-orientale du duché médiéval, bordé ou traversé par la Moselle, est le champ de recherches, labouré avec persévérance et succès par J.-M. Yante, pour en faire connaître les produits et le commerce et le situer dans l'économie occidentale. Les échanges y empruntent depuis des siècles le cours de la Moselle et le pays bénéficie aussi de l'actif courant commercial qui, par voies terrestres, passe entre l'Italie et les Pays-Bas.

Recherches difficiles en raison de la rareté des sources permettant de dégager des séries de données quantitatives et qualitatives, souhaitables pour ces études. Or les archives de l'enclave lorraine de Sierck et notamment les comptes du péage saisissent le trafic dans sa réalité quotidienne. Bien que pour la période concernée il ne subsiste que 21 comptes annuels, dont 2 incomplets, l'auteur, par une analyse minutieuse des documents et le recours à la

méthode comparative, a groupé les données recueillies dans une perspective plus générale et cerné de ce fait la place de ce pays dans l'espace lotharingien.

Cet ouvrage étudie dans une première partie (p. 9-46) les conditions géographiques et historiques du développement du pays, les origines et l'essor de la ville de Sierck, pour présenter ensuite le péage, ses tarifs et leur application, la liste des rentes dont il est chargé. La seconde partie mène au cœur du sujet (p. 47-178). Les comptes conservés peuvent être groupés en trois ensembles : 1424-1427, 1474-1494, 1525-1549. Pour chacun de ces ensembles une vue globale note les marchandises les plus importantes ou significatives ainsi que les transporteurs plus fréquemment cités ; ce trafic est situé dans la conjoncture, telle qu'elle est connue par ailleurs. Cette présentation se fonde sur un dénombrement statistique des passages, de la nature des marchandises imposées, des activités des transporteurs les plus fréquemment mentionnés, qui sont trévi-rois ou messins. Des cartes donnent, pour chacun de ces trois ensembles, une vue de l'origine géographique des imposés et précisent pour les postes les plus importants du trafic la provenance des transporteurs. Les données recueillies sont présentées ensuite en 25 tableaux statistiques et 25 graphiques, dont l'un (graphique IV) précise la part des principaux articles dans la recette totale du péage, année par année. On ne peut guère imaginer une interprétation graphique plus complète et plus précise.

La troisième partie (p. 171-308) analyse les comptes en donnant tous les passages, leur date précise, le nom du transporteur et de la localité d'origine, la nature et la quantité de la marchandise taxée, le montant de l'imposition. Une mine de renseignements dont l'érudition ne manquera pas de tirer parti.

Le mouvement, minutieusement analysé, est situé dans la perspective plus générale de l'évolution économique de ce temps, avec une attention particulière pour les pays d'Entre-Deux. La bibliographie (p. 318-333) témoigne de l'ampleur de l'information sur laquelle se fonde cette étude : on y trouvera (p. 333) la liste des publications de l'auteur, toutes relatives aux activités du Luxembourg mosellan dont elles marquent la place dans l'économie de l'époque.

Les lacunes de la documentation et son laconisme ont inspiré à l'auteur, dans ses analyses, une prudence dont il ne s'est pas départi dans ses conclusions ; il convient d'en dégager l'essentiel.

Pour le trafic en général, il apparaît difficile de distinguer les transports fluviaux du commerce par route ; la documentation ne permet pas de préciser les passages aux postes secondaires du péage qui jalonnent un itinéraire entre Sarre et Moselle. Mais leur part dans la recette, surtout pour la période 1481-1494, invite à ne pas les négliger. Quant au trafic fluvial, sa recette peut apparaître modeste, mais la comparaison avec d'autres régions suggère de ne pas le sous-estimer. Le mouvement vers l'aval semble l'emporter sur la remontée de la rivière, la plus grande partie des marchandises intéressant les pays de la basse Moselle et du Rhin.

Très nettes sont les conclusions concernant les objets du trafic. Les produits de l'agriculture, de l'élevage, de l'exploitation forestière sont de loin les plus importants. Jusque dans le compte de 1486 ce sont les produits de l'élevage qui l'emportent, notamment les porcs dont plus de 11 000 sont taxés en 1426. Le commerce des céréales, toujours représentées dans les comptes,

prend plus d'importance à la fin du XV^e siècle ; il donne, en 1535, 90 % des recettes du péage. Dans tous les comptes on note des passages de vin, la Moselle traverse des pays viticoles dont les produits ne sont apparemment pas de grand renom, aussi le commerce en reste-t-il relativement modeste. En revanche, les trains de planches, venant par la Meurthe de Raon-l'Étape et de Baccarat, font l'objet d'une demande toujours accrue pour atteindre plus de 42 000 planches en 1537. En comparaison du secteur agricole, les industries lorraines, pourtant en plein essor autour de 1500, n'alimentent guère les échanges, ni le sel, ni le fer, ni le verre ne tiennent une place notable dans les comptes du péage. L'auteur note fort justement (p. 108-109) que « bien des facteurs entrent en ligne de compte dans l'évolution des échanges » et cite, entre autres, les politiques économiques, la sécurité et la concurrence des itinéraires.

Sur ces derniers points les documents messins pourraient projeter quelque lumière, notamment pour la période 1424-1428. Pour prendre un cas précis, les poissons de mer devraient, semble-t-il, arriver sur les marchés lorrains par voie fluviale. Du 20 octobre 1424 au 2 février 1428, le péage de Sierck a vu passer 25 tonnes de harengs. Dans cette période s'inscrivent, à Metz, deux adjudications de la maltôte des poissons de mer, lesquelles, partant un 4 avril, sont emportées à 183 lb. pour 1425-1426, à 180 lb. 12 s. pour 1426-1427. La taxe étant de 3 s. pour la vente en gros et de 18 s. pour le détail. Pour cette maltôte ces chiffres sont d'ailleurs les plus élevés du siècle. A supposer que les 25 tonnes soient parvenues à Metz, elles ne représenteraient qu'une faible partie de la marchandise taxée dans cette ville.

Or les relations fluviales de Metz devaient être perturbées à cette époque en raison du procès intenté à la ville par Reinhart Fuchs, bourgeois de Cologne. La ville avait été mise au ban de l'Empire en 1418, sentence renforcée par le « forban » en 1422. Les marchands venant de Metz en s'y rendant étaient dès lors exposés aux confiscations. Reinhart Fuchs, en relation avec Francfort, était en mesure de porter des coups au commerce messin. Le procès ne devait se terminer qu'en 1443. Sans doute la sentence de mise au ban ne semble pas avoir eu plein effet, mais la situation toujours tendue n'encourageait guère les marchands messins.

Ces sondages ponctuels dans les archives de Metz, pôle important de ce trafic fluvial, peuvent éclairer l'évolution des échanges et suggérer d'autres comparaisons, tirées de l'abondante documentation messine.

En effet, l'étude de J.-M. Yante sur le péage de Sierck invite à d'autres recherches, comme l'auteur l'a montré dans son article sur le péage de Nancy. Les philologues pourront préciser quelques termes désignant des personnes ou des objets. Les toponymes, retenus sous la rubrique « origine géographique », indiquent-ils toujours la résidence habituelle des personnes ou parfois la provenance des marchandises ? Peut-être trouvera-t-on dans les documents messins la trace de Spurzap et de Zirfass. Dans l'index des noms de lieux rares sont les toponymes qui n'ont pu être identifiés. Ce sont là questions de détail au regard de la somme de travail, de l'interprétation ingénieuse d'une documentation difficile, de l'abondante analyse graphique que présente cet ouvrage où les faits régionaux sont toujours vus dans une perspective plus générale. Les recherches de J.-M. Yante représentent une contribution majeure à la connaissance de l'économie de l'espace mosellan à la fin du Moyen Âge.

(Jean Schneider)

DEUTSCH (Daniel), *Un hôpital de proximité : l'hôpital des Houillères de Petite-Rosselle*, 1997, 66 p. (chez l'auteur, 22, rue Vieille-Verrerie - 57540 Petite-Rosselle).

En 1899 la Société « Les petits-fils de François de Wendel », propriétaire des houillères de Petite-Rosselle, décida la construction d'un hôpital dans cette localité, qui fut achevé en 1901. Plusieurs facteurs amenèrent en 1963 la fermeture de cet établissement hospitalier qui avait pourtant rendu de grands services à la population locale pendant plusieurs dizaines d'années. M. Daniel Deutsch retrace avec minutie les différents aspects de l'histoire de l'hôpital : construction, personnel médical et soignant, religieuses infirmières, soins et traitements notamment lors des épidémies et de la catastrophe du puits Vuillemin en 1948, sort de l'hôpital au cours des guerres. Comme dans les précédents ouvrages de l'auteur consacrés à Petite-Rosselle (celui-ci est le 7^e) on y retrouve le même soin dans la recherche documentaire et la présentation.

(Charles Hiegel)

Histoire industrielle

PROSIC (Michel), *L'usine créatrice, l'usine de Hagondange, naissance de la vie ouvrière (1910-1938)*, ville de Hagondange, 1996, 221 p., ill.

L'ouvrage correspond à la publication d'un mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Metz en 1993. C'est la municipalité de Hagondange qui a pris l'heureuse initiative d'éditer ce premier travail universitaire. Elle lui a permis d'échapper au sort obscur de la plupart des mémoires de maîtrise stockés dans des lieux de documentation réservés aux spécialistes. Il est ainsi rendu accessible à un large public, et en premier lieu à celui le plus directement concerné par le sujet.

La présentation agrémentée de nombreuses illustrations reste néanmoins fidèle aux normes universitaires classiques. Les sources sont donc soigneusement présentées. On peut remarquer que l'auteur n'a pas pu disposer des archives de l'entreprise d'Hagondange. Il a donc eu essentiellement recours - comme la plupart des chercheurs - aux fonds d'archives d'origine administrative conservés dans les services publics d'archives. La partie la plus originale de sa documentation provient des archives du groupe Thyssen à Duisbourg. Il a pu avoir accès aux rapports bimensuels de fonctionnement qu'établissaient les directeurs de Hagondange à l'intention d'Auguste Thyssen ainsi qu'aux courriers échangés avec l'usine mère. Aux données strictement économiques (chiffres mensuels de production, projets de travaux...) s'ajoutent ainsi des détails concernant tous les aspects de la vie économique et sociale de l'usine et de la cité de Hagondange.

La partie de l'ouvrage qui repose sur cette documentation est sans doute la plus novatrice. Jusque là, la mémoire collective avait eu tendance à laisser dans le flou tout ce qui se rapportait aux origines de l'usine. Au début des années vingt, il s'agissait, comme le souligne l'auteur, d'effacer aussi rapidement que possible, la trace de la présence allemande. Par la suite, nul ne s'est soucié de rappeler les amertumes d'une « francisation » qui ne fut pas exempte de conflits. Il est vrai que les enjeux étaient de taille.

L'œuvre réalisée en Lorraine par le groupe Thyssen avant la première guerre mondiale se voulait le témoignage de la puissance industrielle allemande.

L'usine de Hagondange a ainsi largement bénéficié du capital technique et financier de l'un des plus puissants groupes allemand. Quelques chiffres donnent une idée de l'ampleur des réalisations. En 1912, les travaux de soutènement des installations industrielles (hauts fourneaux, cowpers...) ont consommé plus de 400 000 mètres cubes de béton - une cimenterie avait d'ailleurs été créée de toute pièce pour faire face aux besoins du chantier -. Les superstructures ont de leur côté entraîné le montage de 80 000 tonnes de fer (dix fois le poids de la Tour Eiffel). Le coût de l'ensemble des constructions s'élève alors à la somme considérable de 101 millions de marks, financé en grande partie par les entreprises du groupe pour lesquelles la nouvelle usine doit produire car la société créée à cette occasion n'a pas été financée par la bourse, mais par les fonds du consortium Thyssen.

Les installations de Hagondange qui comportent six hauts fourneaux et l'aciérie la plus puissante de Lorraine doit essentiellement alimenter en demi-produits les usines situées sur le territoire allemand, en premier lieu les laminoirs de Dinslaken et l'usine de transformation de produits de Mülheim. Le fonctionnement d'un complexe industriel d'une telle importance ne peut, évidemment, être assuré par la seule main-d'œuvre locale. En cinq ans, de 1910 à 1915, la montée en puissance de la production nécessite un apport important de main-d'œuvre extérieure. La population de Hagondange augmente ainsi de plus de 3 000 habitants. Une grande partie vient des régions voisines de l'Alsace bossue, du pays de Bitche et bien sûr de l'Allemagne, en particulier de Rhénanie-Westphalie. L'apport décisif est cependant celui des travailleurs immigrés, en particulier des Italiens qui sont les plus nombreux (79 %) jusqu'à la veille de la guerre. On trouve aussi des Luxembourgeois, des Belges, quelques Français, des Polonais, des Autrichiens dont le nombre triple entre 1913 et 1914.

L'auteur, en s'inspirant de François Roth, donne le nom de « patriarcalisme » au système mis en place par Thyssen pour attirer, maintenir et discipliner la main-d'œuvre nécessaire au développement de la production de l'usine. En réalité, il ne montre guère en quoi ce système se différencie du système dit « paternaliste » mis en place depuis plus d'un demi-siècle par certains maîtres de forges lorrains, et en particulier les de Wendel. Plus généralement d'ailleurs, que ce soit pour la période allemande ou celle de l'entre-deux-guerres, l'étude des politiques sociales constitue la partie la moins originale de ce travail. L'auteur utilise le cadre d'analyse de Gérard Noiriel, sans remise en cause ni apport nouveau. Mais ce n'était peut-être pas son objectif. Cette démarche a au moins le mérite de structurer clairement son exposé et de mettre à la portée d'un large public une grille d'interprétation qui, en dépit d'un vocabulaire connoté, n'a pas été fondamentalement remise en cause.

Le chapitre qui traite des conditions de « francisation » de l'usine au lendemain de la défaite de l'Allemagne aborde des questions moins souvent débattues, que ce soit d'un point de vue financier ou social. Dans le premier cas, il s'agissait de savoir à qui reviendrait la propriété des établissements allemands mis sous séquestre. Pour éviter d'exacerber la concurrence entre les différents groupes français, l'Etat décide finalement de vendre les anciennes usines allemandes à des groupements d'industriels. C'est ainsi que dès 1919, sous l'impulsion de Louis Renault une « Société d'études, groupement des consommateurs de produits métallurgiques » est constituée. Parmi les actionnaires figurent tous les grands noms de l'industrie automobile : Berliet, de Dion, de Dietrich, Delahaye, Hispano-Suiza, Panhard et Levassor, Peugeot...

C'est cette société qui se voit attribuer en 1919 les Acières de Hagondange. Lorsque par la suite elle fusionne avec une société similaire qui groupe les consommateurs de fonte, elle prend le nom de « Union des consommateurs de produits métallurgiques industriels » l'UCPMI est née. La nouvelle société, au capital de 75 millions de francs, regroupe près de quatre cents entreprises de transformation. L'avenir révélera les inconvénients de cette combinaison, mais sur le moment elle se met en place dans un relatif consensus.

Les hommes se montrent beaucoup plus rétifs que les capitaux. Dès l'armistice signée, une agitation ouvrière se développe sur fond de réelles difficultés économiques mais aussi en phase avec « le formidable espoir que représente la Révolution d'octobre ». Des conseils ouvriers se forment, rapidement dissous par les autorités françaises qui craignent la contagion révolutionnaire. Pour prévenir des troubles, elles envoient des troupes sur place et procèdent à l'expulsion des « meneurs » de nationalité allemande. Toutes ces mesures n'empêchent pas le développement d'une agitation sociale qui ne peut être réduite à un simple reflet des mouvements qui se développent dans l'ensemble du pays. La grève d'avril 1920 en est la meilleure preuve. Pour l'auteur, elle revêt dans l'histoire de Hagondange « beaucoup plus d'importance que celle de juin 1936, tout un peuple luttant pour faire reconnaître son identité nationale » (p. 180). Elle témoigne en même temps de la complexité des problèmes soulevés par la désannexion de la Moselle au sein du mouvement ouvrier. Lors de la grève, la question nationale complique les enjeux et contribue sans aucun doute à l'échec d'un mouvement qui restera longtemps dans la mémoire ouvrière. La dureté de la répression patronale comme la perte de confiance à l'égard des syndicats empêcheront longtemps toute résurgence du mouvement ouvrier au sein de l'entreprise. L'auteur attribue en grande partie aux conséquences de cette grève, le résultat des élections municipales de 1929, qui portent un communiste à la tête de la municipalité : « la classe ouvrière envoie un message à la direction... de cette manière les ouvriers exprimèrent leur mécontentement, dû notamment aux bas salaires et à l'encadrement trop strict » (p. 195).

Dans un premier temps, la municipalité communiste met en place tout un système de maillage de la vie associative qui se développe parallèlement au système de contrôle patronal. On voit ainsi des sociétés de musique ou des sociétés sportives communistes tenter de s'implanter face aux puissantes organisations financées par l'UCPMI. Lors de la crise des années trente - et c'est sans doute l'un des points les plus intéressants de la dernière partie de l'ouvrage - la municipalité communiste met en place une politique active de lutte contre le chômage. On aurait aimé un plus long développement sur ces actions ainsi que sur leur pendant, la politique de l'UCPMI vis-à-vis de son personnel.

Le chapitre qui suit traite du Front populaire. Il n'apporte pas réellement d'éléments nouveaux. Tel qu'il est présenté, accompagné de nombreuses illustrations, il donne néanmoins à voir comment la population de Hagondange a su prendre part à l'un des événements aujourd'hui mythique du mouvement ouvrier.

On ne peut que souhaiter une suite à ce travail sérieux, bien documenté et espérer que l'auteur continuera à bénéficier du soutien qui a permis cette première publication.

(Françoise Birck)

Histoire des pays et des localités

PRINTZ (Adrien), *Histoire d'un ruisseau*, Knutange, éd. Fensch-Vallée, 1996, 327 p. (impr. Klein, 9, rue Foch, 57240 Knutange).

Ce livre est divisé en trois parties : la première est une troisième édition d'un ouvrage classique d'Adrien Printz, *La Vallée usinière*, dont la première édition avait paru en 1966 et la seconde revue et augmentée en 1985. A. Printz y avait retracé l'épopée de la sidérurgie, des anciennes forges de Moyeuve aux de Wendel. La seconde partie, *Les Immigrés*, dont la première édition datait de 1970, est elle aussi un ouvrage de référence sur l'immigration polonaise, russe, italienne, belge, luxembourgeoise à Hayange et sa région du XIX^e siècle aux années 1960. La troisième partie, *La Terre de Florange au XVIII^e siècle*, avait paru sous une forme ronéotée en 1964 et de ce fait n'avait connu qu'une diffusion restreinte. Elle s'appuie sur de très intéressantes sources d'archives privées provenant de la seigneurie de Florange, notamment les mémoires du juge garde de la seigneurie, un avocat thionvillois, au conseil du duc de Fleury, André Hercule de Rosset de Rocozel, gouverneur de la Lorraine et du Barrois, dans les années 1772-1773. Ces trois parties sont suivies par deux appendices : I - Table généalogique de la famille de Wendel, II - L'immigration italienne dans la vallée de la Fensch XIX^e-XX^e siècles par Marie-Louise Antenucci. Le volume comporte également une très riche illustration provenant surtout de collections privées (collections Louis Drockenmuller, Pascal Motti). (Ch. H.)

Metz au temps de Verlaine, Metz, éd. Serpenoise, 1996, 183 p., ill.

Comme on pouvait s'y attendre, la commémoration de la mort de Paul Verlaine, survenue il y a un siècle, a été accompagnée de nombreuses publications. Les éditeurs n'ont pas manqué de mettre à profit le centenaire pour réimprimer les recueils célèbres du poète et proposer au public des « approches » plus ou moins originales de son œuvre. Des études très spécialisées ont également vu le jour et d'autres, issues de l'« année Verlaine », -en particulier les actes de plusieurs colloques, dont celui de l'Université de Metz- sont encore à paraître. La ville natale de l'auteur ne pouvait bien entendu pas demeurer à l'écart de ce mouvement qui aura permis d'accroître notablement la bibliographie verlainienne.

Outre le livre-catalogue *Dédicaces à Paul Verlaine*, dû à la Bibliothèque municipale de Metz (Médiathèque du Pontiffroy), dont Jacques Hennequin a rendu compte dans ces pages (*C.L.*, 1996, n° 3, pp. 255-257), les éditions Serpenoise ont publié un recueil de sept études réunies par Michèle Kuntz sous le titre de *Metz au temps de Verlaine*. En réalité, l'ouvrage intéressera davantage le public des amateurs d'histoire locale que les exégètes du « Pauvre Lélian ». Passées les références au bref séjour messin du petit Paul, la vie du poète n'offre guère qu'un cadre chronologique, du reste assez souple, à des contributions par ailleurs fort intéressantes, dont l'ensemble constitue un stimulant panorama de la vie intellectuelle, artistique, musicale et militaire dans la cité mosellane durant la seconde moitié du XIX^e siècle.

En ouverture, Michèle Kuntz brosse le « décor urbain », peignant la ville fortifiée, si volontiers désignée dans la rhétorique du temps comme « pucelle », « inviolée ». La cathédrale, « débarrassée de ses rajouts », domine le paysage, que traverse, à partir de 1852, le chemin de fer, et que marquent l'élargissement et le redressement de la rue Serpenoise, l'embellissement des places

et les « métamorphoses de l'Esplanade », cette promenade chantée en diverses circonstances par Verlaine.

Place forte, Metz vit au rythme de la troupe. Le général (C.R.) Pierre Denis examine l'évolution de la garnison, entre l'année de la naissance et celle de la mort du poète. Pour la période française (1844-1870), l'auteur met l'accent sur l'importance des « armes savantes » qui constituent le « fleuron » de tout ce dispositif de défense, grâce à l'Ecole d'application de l'Artillerie et du Génie, ainsi qu'à l'Ecole de Pyrotechnie militaire. S'agissant de la garnison allemande (1870-1896), trois fois plus importante que celle qui l'avait précédée, l'auteur souligne ses « débuts difficiles » dus à la « résistance » manifestée par la population. A la fin du siècle, elle était pourtant « à la veille de devenir [la garnison] de la plus importante forteresse du monde ».

En dépit de l'absence d'institutions d'enseignement supérieur autres que les établissements militaires auxquels on a fait allusion, Metz appartenait à « l'espace le plus alphabétisé du pays », de sorte qu'en 1851, « 90% de la population du département savait lire et écrire ». Gérard Bodé présente en détail les deux filières de l'enseignement primaire et secondaire, l'une destinée à la « classe laborieuse », l'autre réservée aux notables, lesquels fréquentaient le lycée de Metz ou étudiaient dans des établissements privés, en particulier le collège Saint-Clément ouvert par les Jésuites en 1852. Plus encore que dans d'autres secteurs, l'Annexion fut ressentie comme un traumatisme, du fait des bouleversements linguistiques qu'elle provoqua.

Les deux études suivantes ont trait aux arts. Monique Sary s'intéresse à la peinture et retrace la genèse du musée de la ville, créé en 1839 et finalement agrandi, après trente années d'existence modeste, en 1869. Mais d'autres institutions jouèrent un rôle important : la Société des Amis des Arts, dont la fondation, en 1834, constitua « un véritable souffle dans le paysage artistique messin » ; l'Union des arts (1850) ; la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle (1858), ou encore l'école municipale de dessin qui, au milieu du siècle, compta quelque 250 élèves.

Ces cours, fondés par Auguste Migette, eurent un grand retentissement, comme le souligne Christiane Pignon-Feller dans sa contribution sur « arts industriels et matériaux de substitution à Metz ». Entre la peinture « littéraire, mystique et allemande » que Baudelaire reconnaissait dans les travaux des maîtres de l'Ecole de Metz et les praticiens du dessin industriel, Migette s'efforça « de combler le fossé », faisant « entrer la ville dans l'ère du beau dans l'utile... » En conviant le lecteur à « une promenade messine ornementale », l'auteur inventorie les manifestations les plus significatives de ces « arts appliqués ».

Gilbert Rose offre pour sa part la chronique, vivante et pleine d'esprit, de la vie musicale dans la cité mosellane. Au fil des années, sont rapportées la fondation et la disparition des institutions (Société philharmonique, Orphéon, orchestre du théâtre, école de musique...) et sont relatés les événements marquants, en particulier les représentations au théâtre. Lecteur attentif de la presse, mais aussi amateur d'archives, l'auteur de *La Musique à Metz* (éd. Serpenoise) relève également dans les registres d'état-civil la naissance et la mort des musiciens liés de quelque manière à la cité mosellane. Louons enfin le chroniqueur d'avoir évoqué avec finesse les relations que Verlaine entretenait avec l'art des sons et ceux qui le cultivaient ; ils furent nombreux dans son entourage parisien.

Un recueil placé sous le patronage du maître des *Poèmes saturniens* et des *Romances sans paroles* eût certes été incomplet sans l'examen de la vie littéraire. Bien que Metz eût, grâce à un « bon mot » de Voltaire, plutôt mauvaise réputation dans ce domaine, « une élite de plus en plus éclairée et assoiffée de culture » y était fort active au XIX^e siècle, comme le rappelle Jacques Hennequin. Au théâtre sont représentées les tragédies de Racine et les pièces de Hugo, lesquelles concurrencent drames, comédies, vaudevilles et opéras. Journaux et revues constituent une source de culture importante, et *L'Austrasie* peut faire figure d'institution. Dans les cercles littéraires, au nombre de trois, se retrouvent les auteurs de tous genres, qu'ils cultivent la poésie (« tout le monde rime ») ou qu'ils s'adonnent à la prose, dans le domaine de la fiction ou dans celui, plus pesant, de l'érudition. (Philippe Hoch)

ACHEREINER (Jean), *Plaine-de-Walsch. Le jeune village des verriers disparus*, Sarrebourg, Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, section de Sarrebourg, 1996, 261 p. (coll. Monographies locales n° 5).

Plaine-de-Walsch n'a pas une histoire très ancienne. En effet le village n'a pris naissance qu'au début du XVIII^e siècle à partir d'une verrerie créée par Dominique Voinier, directeur des Postes de Sarrebourg, et reprise quelques années plus tard par le comte de Lutzelbourg, puis acquise en 1782 par le baron de Klinglin. M. Jean Achereiner a pourtant réussi à écrire une monographie de plus de 250 pages. En dix chapitres consacrés à la présentation de la localité (situation géographique, explication du nom et des lieux-dits, écarts, forêt communale), à l'approche historique (histoire de la verrerie de sa création jusqu'au transfert de l'activité verrière au milieu du XIX^e siècle à Valleyrsthall, histoire du village aux XVIII^e-XIX^e siècles, les guerres du XX^e siècle), à la vie quotidienne, aux réalisations communales, à la vie associative, la vie scolaire, la vie religieuse et les croix, aux légendes et traditions, l'auteur traite des principaux aspects d'une monographie communale. De délicieux dessins de Marin Jacquet et Nicolas Rabin et des photographies de Bruno Estrade et Patrick Bichet accompagnent le texte. En postface M. Louis Kuchly, président délégué de la section de Sarrebourg de la S.H.A.L., responsable de la commission « Éditions », rappelle la difficile genèse de cette monographie. En tous cas la commission a eu raison d'inciter l'auteur à améliorer son texte et à le mener jusqu'à la publication. (Ch. H.)

Erratum

Dans le compte rendu de l'ouvrage de M. Jean KIEFFER, *L'enseignement primaire mosellan de 1919 à 1939* par M. François Roth, paru dans *Les Cahiers lorrains*, 1997 n° 3, p. 293 et suivantes, il convient de lire page 294 l. 1 : « Dans le domaine de l'école, elle a jugé plus opportun de maintenir sous le nom de statut local (au lieu de statut social) un régime scolaire public confessionnel, différent de celui de la France de l'Intérieur ».

LES PÉRIODIQUES

Mémoires de l'Académie nationale de Metz 1996 (1997). – G. MICHAUX, *Un bénédictin lorrain, auteur d'un « Traité du cancer » en 1698*, p. 9-24 : dom Hyacinthe Alliot, bénédictin de la Congrégation de Saint-Vanne, qui collabora vraisemblablement avec son père Jean-Baptiste Alliot, médecin ordinaire du roi et de la Bastille, à la rédaction de ce traité. – G. PALLEZ, *Chances et malchances de la lutte contre le cancer en France*, p. 25-33. – N. DICOP, *Robert-Félix Gane*, p. 61-62. – G. ROSE, *Marcel Mercier*, p. 63-67. – A. SUTTER, *Henri Tribout de Morembert (1912-1996)*, p. 69-73. – A. MICHEL et Jean-Marie ROUILLARD, *Léon Maujean (1863-1943)*, p. 79-90. – Dr Fr. JUNG, *La société mutualiste des médecins de la Moselle (1861-1872)*, p. 91-107. – G. ROSE, *De Ares à Euterpe, la « cheminée » du comte Durutte*, p. 109-117 : le compositeur messin Camille Durutte (1803-1881). – F. STOLL, *Un Celte lorrain : Maurice Barrès*, p. 119-125. – E. VOLTZ, *Restauration et création dans l'œuvre de Paul Tornow : le temple de Courcelles-Chaussy*, p. 127-155. – A. ATTEN, *Le patricien Nicole Louve et Philippe le Bon. Un exploit diplomatique messin à Luxembourg en 1451*, p. 157-167. – R. BARO, *Les créatifs et la créativité*, p. 169-175. – H. TRIBOUT de MOREMBERT, *Peintres messins en Italie. Monsu Desiderio*, p. 177-202 : les peintres François de Nomé et Didier Barra originaires de Metz. – M.-A. KUHN, *Peintures et épitaphes peintes des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles dans la cathédrale de Metz*, p. 203-221. – Ph. HOCH, *Gustave Kahn et Paul Verlaine. Histoire d'une fidélité*, p. 223-236. – R. GROSSMANN, *Camus journaliste*, p. 237-253.

Cahiers des Pays de la Nied, n° 26 (décembre 1996). – A. LOUIS, *Vers l'histoire par la généalogie*, p. 1-7 : exemples d'émigration. – J. GERBERT, *Le sentier des huguenots de Courcelles-Chaussy à Ludweiler*, p. 8-19. – G. MAAS, *Quand les lieux-dits parlent... et que les archives le confirment*, p. 17-19 : le lieu-dit « Galien » ou « Gibet ». – M.-M. HECKLER, *Qu'est-ce que le patrimoine ?*, p. 20. – P. BAJETTI, *L'industrie et le commerce du temps passé à Boulay*, p. 21-44 : les moulins, tanneries, fabrique d'orgues, fabrique de chapeaux, imprimerie, brasserie, usine à gaz, manufacture de tabac ; abattoir municipal, foires et marchés. – M. HEINTZ, *Les vitraux de l'église d'Ebersviller*, p. 45. – E. TRIDEMY, *Un enfant de Dalem tué en Indochine, 25 septembre 1940*, p. 46.

Idem, n° 27 (juin 1997). – P. BAJETTI, *Götz von Berlichingen. D'un reître à une SS Panzergrenadier Division*, p. 1-7. – A. MORHAIN, *Dom Josse Neophyt, prieur de l'abbaye de Bouzonville et franc-maçon*, p. 8-9. – H. SCHOUN, *L'huilerie de Pontigny*, p. 10-11. – G. HENIGFELD, *Le couvent de Teterchen*, p. 13-16. – P. BAJETTI, *Les origines écossaises de la famille de Blair, de Lorraine*, p. 17-24. – *Le point sur l'histoire de Guerstling et de Zimming*, p. 25-55.

Les Cahiers forbachois, n° 2, 1997. – A. ANDRA, *Schlackenverwertung in Stiring-Wendel*, p. 5-8. – A. DESCAMPS, *La question sarroise en 1920 et 1935*, p. 9-18. – R. HERZOG, *Nos noms à travers les métiers*, p. 19-26. – P. MATRINGE, *L'usoir en Moselle*, p. 27-31. – H. WILMIN, *Du nouveau sur le siège de Forbach (novembre 1944-mars 1945). Les notes d'une victime civile*, p. 32-36.

Les Cahiers Naboriens, n° 11 (juin 1997). – J. VILBOIS, *La vie scolaire à Saint-Avold de novembre 1918 à juin 1940*, p. 7-128 : suite de « L'histoire de l'enseignement à Saint-Avold de la fin du Moyen Age jusqu'à l'armistice de 1918 » par Nicolas et Madeleine Provot, parue dans le n° 5 des *Cahiers Naboriens*. La documentation rassemblée est excellente. – B. HAMON, *La cérami-*

que cannelée dans les anciennes mines polymétalliques du Warndt en Moselle, p. 129-136 : bilan des découvertes faites sur cette céramique médiévale d'origine rhénane entre 1985 et 1996. – L. HENRION, *L'incorporation de force et ses conséquences*, p. 137-150. – N. WILCKEN, *Die kaiserlichen Besitzungen Wilhelms II im Reichsland Elsass-Lothringen*, p. 151-168 (suivi d'un résumé en français) : sur les châteaux d'Urville et de Landonvillers, l'église de Courcelles-Chaussey et la politique de construction impériale dans le Reichsland. – S. LAGOUTTE, *Les adolescents d'aujourd'hui et l'histoire de leur région*, p. 169-170.

Les Amis du Pays d'Albe, n° 28 (1997). Numéro spécial « Victimes oubliées de notre histoire ». – Fr. DEKIERT, *Souvenirs de captivité d'un grenadier polonais de la 1^{re} D.G.P.*, p. 3-32. – Fr. GUERINGER, *Les martyrs russes du Pays d'Albe entre 1941 et 1944*, p. 33-97 : de nombreux témoignages recueillis dans une quarantaine de villages et d'annexes du Pays d'Albe sur les pénibles conditions de vie des prisonniers russes des camps de Sarralbe, Leyviller et Saint-Jean-Rohrbach et présentés avec pertinence. – Fr. GUERINGER et Hubert SONNTAG, *L'assassinat de trois prisonniers serbes à Saint-Jean-Rohrbach*, p. 98-99. – H. SONNTAG et Fr. GUERINGER, *Les prisonniers italiens dits « D'Badoglio »*, p. 100-101. – Fr. GUERINGER, *L'aviateur inconnu qui tombe du ciel et disparaît dans la nuit*, p. 102-104 : à Remering-lès-Puttelange.

Entre Lauter et Merle. Cercle d'histoire de L'Hôpital et Carling n° 10 (juin 1997). – A. DOLISY-FRISCH, *Le chêne aux sorcières - Die Hexeneiche*, p. 2-11. – J. MULLER-QUEVY, *Le tiroir aux souvenirs. Les légendes de chez nous*, p. 12. – R. HESSE, *La Société des Mines de Sarre et Moselle et la première direction générale*, p. 13-17. – A. MULLER, *La Hexeneiche*, p. 19-24. – R. BELLION, *Chroniques carlingeoises*, p. 25-30.

Annales de l'Est, 1997, n° 1. – P. FLAUS, *Assistance et santé à Saint-Avold des origines à la Guerre de Trente Ans*, p. 3-29 : une bonne étude sur l'hôpital de Saint-Avold fondé au début du XIV^e siècle par l'abbaye et devenu municipal au XVI^e siècle, et l'assistance en général à Saint-Avold à partir de sources d'archives (archives hospitalières conservées aux Archives départementales de la Moselle et archives communales).

Le Pays-Haut, Bibliothèque municipale de Longwy. – 1993, n° 3-4 : G. ARBOIT, *Un théâtre secondaire de la campagne de France. L'invasion de la Moselle en 1814*, p. 107-118, cartes. – 1994 : R. MARTINOIS, *Les prisonniers russes dans la vallée de l'Orne de 1915 à 1918*, p. 103-114 ; J.-M. THORR, *Le musée des mines de fer à Neufchef*, p. 167-174. – 1995, n° 3-4 : G. ARBOIT, *Un village dans la tourmente : le 10 septembre 1944 à Audun-le-Tiche*, p. 45-86. – 1996, n° 1-2 : M.-T. BOULANGER, *Un prêtre originaire d'Hayange, l'abbé Jean Kobs*, p. 37-42.